

11. Cargo

J'ai travaillé quelque temps pour une compagnie pétrolière française, dans le sud-est asiatique. En toute honnêteté, j'avais été embauché sur une ambiguïté de mon CV, ma seule compétence étant d'être déjà sur place et ouvert à toute proposition.

De son côté, mon nouveau patron rongait son frein en attendant de me virer lorsqu'il aurait trouvé la perle qui accepterait de se bouger le cul depuis la métropole, en allant travailler loin de son charnier natal.

La tâche consistait à se gondoler, pardon, à seconder un prospecteur qui écumait les côtes sud de Kalimantan, Bornéo pour les vieux schnocks, entre Matua et Batakan.

Ce dernier, après m'avoir fait jurer de ne surtout rien faire pour l'aider, était parvenu à se faire à ma présence et nous avons fini par passer de bons moments ensemble. En dehors du travail, bien entendu.

L'activité principale de ce type était de se balader en avion, de prendre des photos puis d'aller sur place, en pirogue et en pataugas, pour voir si d'en bas le coup d'œil était le même que d'en haut.

Je résume évidemment car en réalité son job était beaucoup plus technique, géométrique et surtout plus risqué.

Plus concrètement, il tentait d'établir une couverture photographique de la zone, ce qui n'était pas une sinécure sous la douche équatoriale. Il arrivait que la pluie fût si drue et l'air si humide que l'on pouvait voir les poissons chats nager au milieu du flot de la circulation, entrer par une portière et ressortir par l'autre, au mépris du Code de la Route et de l'Histoire Naturelle.

Pour situer le contexte technique de cette affaire, celle-ci se déroule bien après la mort du King mais bien avant la première guerre du Golfe.

À cette époque on n'avait que le choix de l'avion et de l'appareil photo pour réaliser des cartes expédiées à moyennes échelles. Les images satellitaires, même à petite échelle, n'existaient pas et quant au GPS le mot restait à inventer.

Cette photogrammétrie rudimentaire devait lui permettre d'avoir une couverture complète de ce bout de côte et cela marchait plus ou moins tant qu'il pouvait trouver des points caractéristiques communs sur les photos contiguës pour pouvoir les caler les unes par rapport aux autres.

Ce n'était pas toujours le cas, hélas : quand il n'y en avait pas, il allait larguer des panneaux fluorescents en faisant du rase motte au-dessus des arbres. C'est ce qui donnait à sa vie ce côté précaire que nous aimons tant chez les têtes brûlées.

Bref, un jour je passe au bureau – il n'y avait rien d'autre à faire, la police ayant fermé mon bar favori la veille au soir – et j'avise un paquet de photos sur une table à dessin, jetées là comme un chien pose son affaire.

Par habitude de ne pas rester avec l'air de ne rien faire je me mets à les examiner par couples, au stéréoscope, et à peine ai-je trouvé le cargo qui servait de point de calage qu'il me saute à la figure avec ses superstructures, ses mâts et ses cheminées au relief exagéré par l'écartement des prises de vue.

Un sacré coup de bol, ce cargo. Surtout au milieu de la forêt, à un kilomètre de la ligne du rivage, il fallait le trouver !

– Ne perds pas ton temps avec ça – me dit le collègue – à cause de ces deux photos là, je suis obligé de recommencer la mission à zéro : un de mes panneaux s'est perdu dans les arbres !

– Pourtant, ça n'est pas si mauvais : on peut même lire le nom du bateau... Icaros !

– Tu déconnes, de quoi tu parles ?

Le lendemain nous partions dans son petit hydravion de reconnaissance vers l'endroit que j'avais eu la malchance de découvrir sur la photo.

Il fallut survoler deux fois la clairière pour reconnaître le petit cargo dans le tas de merde verte et brune qui en occupait le centre et je ne fus pas étonné qu'il ne l'ait pas remarqué la première fois qu'il vint larguer ses panneaux fluorescents.

Nous repartîmes vers le rivage à un kilomètre de là en survolant les grands arbres de la forêt humide puis la mangrove qui bordait la côte.

Amerrir, s'approcher de la lisière et amarrer l'avion à la branche d'un palétuvier ne furent qu'une plaisanterie et vous auriez pouffé de voir avec combien de doigts dans le nez il réalisa la manœuvre.

Il faut bien le reconnaître, Dame Nature a bien fait les choses en mettant plus de doigt sur une seule de nos mains que de trous dans notre nez car il n'y a pas de trop d'une seule main et des trois doigts de l'autre pour faire amerrir un hydravion.

Je sauterai à pieds joints par-dessus notre traversée de ce kilomètre qui nous séparait du cargo car ce serait un gâchis de mots, de frissons et de descriptions glauques, eu égard à la médiocrité de la distance.

Je ne mentionnerai donc pas les serpents cracheurs qui font mouche à six mètres et vous rendent aveugles pour le compte, les scolopendres hérissées de pattes, blindées comme des trains d'artillerie, les araignées grassouillettes gantées de feutre noir, les guêpes bilieuses d'un jaune d'encaustique qui attaquent en piqué sur tout ce qui bouge, les lianes urticantes, collantes comme la bouche d'une maîtresse édentée, les sangsues plus gloutonnes que des nouveau-nés au sein, les vers grouillant dans les souilles de vase noire et les chasseurs de têtes qui allaient nous donner l'exacte mesure de ce que valions, pour en arriver à l'orée de la clairière où nous débouchâmes enfin.

Emergeant des difficultés de notre progression dans les fondrières de la forêt humide, nous butions tout à coup contre

l'innocente sérénité de ce terrain découvert qui nous sembla d'autant plus inquiétante que nous n'en percevions pas les dangers.

Nous étions à deux cents mètres du petit cargo, séparés de ce dernier par un glacis de boue séchée ponctué de mares, de mousses et d'herbes d'eau et ni l'un ni l'autre ne se décidait pour cette dernière étape.

– Passe devant, il n'y a pas de craintes à avoir... – hasarda mon compagnon dont l'ardente curiosité semblait soudain tarie. Mon silence immobile lui confirma que je pensais le contraire.

Pendant que nous hésitions devant la franchise trompeuse de cette innocente surface, je me souvins d'une histoire qui trouva sa conclusion dramatique dans des conditions similaires.

J'ai connu un représentant en machines agricoles dans la Nièvre dont les allures de businessman de sous-préfecture avaient tapé dans l'œil d'une jolie fermière. Si le fermier n'était pas encore cocu, il le devait plus au caractère casanier de son activité qu'à la pudeur de son épouse.

Mais voilà qu'un hiver, des mois de vicissitudes de politique agricole européenne et le besoin persuasif qu'avait le représentant concupiscent à le voir absent avaient décidé le mari à monter manifester en masse à Bruxelles alors qu'un froid sibérien s'installait sur la campagne nivernaise, faisant geler les étangs, et qu'une fine couche de neige les transformait en parkings de supermarchés.

Aussi, à peine le fermier fut-il parti brailler avec ses pairs, que le galant se pointait au volant de sa pesante Mercedes de marchand de bestiaux, faisait le tour de cette vacherie de hangar ultramoderne pour faire le discret et se garait sur une avancée de la plate-forme.

La coquine l'attendit en vain toute la nuit sans comprendre où il restait, puisqu'elle l'avait entendu arriver. Elle sortit même dans la nuit noire à en attraper la mort, fit le tour des alentours mais ne vit pas la voiture.

C'est le mari qui la découvrit lorsqu'il rentra, deux jours plus tard

et toute la persuasion de sa femme ne parvint pas à le décider à extraire la Mercedes de la fosse à purin où elle avait sombré en faisant craquer la surface gelée car il avait bien mieux à faire, à soigner ses vaches qui braillaient, chiaient, chieras-tu et chie encore sur la tête du pauvre défunt.

Quant à ce dernier, il aurait dû savoir où il mettait les pieds et les roues de sa voiture puisque c'est lui qui avait dirigé les travaux pour installer la crémaillère à purin. Mais la neige qui était tombée et l'émoi qui le travaillait avaient transfiguré ce cloaque au point qu'il ne le reconnut pas ou se crut ailleurs, va savoir.

Fin de l'aparté.

– Il y a encore moins de crainte en n'y allant pas... – répondis-je en écho à l'ordre mou de mon collègue qui balançait entre me tirer une balle dans le gras du bide et remettre son expédition. – ...si nous faisons le tour – continuai-je – peut-être trouverions-nous un accès de l'autre côté ?

Il était homme à prêcher plus par la coercition que par l'exemple : il sortit le revolver de son étui, visa entre mes deux jambes et tira une balle qui me chauffa l'entre cuisses.

Chance du débutant sans doute, je n'étais pas certain qu'il réussisse deux fois ce coup-là.

Quoi qu'il en soit je sautai le pas et m'aventurai sur la surface hypocrite car il y avait moins d'inquiétude pour moi à m'inquiéter de là où je mettais les pieds que de rester sur la berge où la détonation avait réveillé les branches de l'arbre sous lequel nous nous trouvions et qui, se tortillant et sifflant avec fureur, finirent par faire choir une averse de serpents sur les épaules de l'autre abruti.

Leur venin devait être d'une grande méchanceté car il tomba tout d'un coup sur les genoux, son revolver encore chaud à la main puis s'affala de tout son long sur le ventre sans moufeter. Pouf !

Que j'aie pris la peine de le hisser sur le cargo, tout baveux et gémissant dans son délire, est compréhensible : c'était cela ou

rentrer à pied.

Mais que le Capitaine du cargo m'ait prêté la main et même dirigé la manœuvre me laisse pantois quant à notre capacité à semer, fumer, sarcler et entretenir les semences de notre malheur à venir.

Le Capitaine était un mec rondouillard et affable avec une bonne tête de barbu sexagénaire qui, en fait d'antisérum polyvalent, lui administra le contenu d'une bouteille de Whisky dont il inséra le goulot de force entre ses dents.

– Ne devrait-on pas l'évacuer ?

– Tu parles ! il est tombé dans les pommes, c'est tout !

– ...Mais... Il a été mordu par une dizaine de serpents !

– C'est rien que du bluff ! Ces bestiaux-là ne donneraient pas la fièvre à un têtard ! – répliqua le Capitaine qui était venu à ma rencontre en entendant le coup de feu.

Je m'étais préparé à veiller le mourant en travaillant l'orthographe de son épitaphe, ce qui n'est pas de la tarte en ce qui me concerne, au lieu de quoi je tapai le carton en attendant qu'il relevât de sa cuite. Ce qui me laissa un peu de temps pour vous parler du cargo, de son capitaine et du nombre π .

C'est un typhon d'une violence peu commune qui avait déposé le cargo là où il avait passé ces cinq dernières années. Le Capitaine avait laissé partir l'équipage vers d'autres fortunes et avait choisi quant à lui de prendre une retraite anticipée en vivant des réserves du navire qui pouvaient le voir devenir centenaire.

Pourquoi rentrer en Hollande, mendier une retraite misérable, se claquemurer dans une maisonnette glaciale, arracher à son jardinier de quoi réaliser à longueur d'années des fins de mois acrobatiques, obliger sa veuve à rendre gorge de l'assurance-vie qu'elle avait dû toucher après la confirmation de la perte du navire et de son équipage, l'obliger à pleurer tôt ou tard son décès avec des larmes que quelques mois auront suffi à sécher, alors que sa mort simplifiait leur vie.

La solitude lui pesait-elle ? Il avait appris l'indulgence envers lui-même puisqu'il n'avait personne à qui faire porter le chapeau dès que ça tournait mal ! Solitaire peut-être mais pénard.

Le monde et le commerce des hommes lui manquaient-ils ? Il avait appris à faire tenir la sagesse humaine dans sa table de logarithmes à douze décimales qu'il avait entrepris d'apprendre par cœur.

Il se mit même à vénérer cette table qui représentait le recueil le plus proche de l'ensemble des nombres réels à l'aide desquelles son épouse adorée et fantasmée par l'absence et la solitude pouvait être définie par un Dieu de miséricorde.

Son épouse, qui n'était plus dans son album de photographie qu'une boursofflure noircie de fumagine dans le bouillon de culture où il vivait et dont l'image fondait dans son esprit comme les dernières congères des neiges d'antan, son épouse était plus présente dans ces colonnes de chiffres vibrionnants que dans une urne qui aurait contenu ses cendres vénérées.

À force de vivre loin de sa famille, à l'autre bout de la planète, dans cet état de solitude et d'isolement, il était hanté par le sentiment que le temps qui lui était donné de vivre avec elle et de voir grandir ses petits-enfants lui filait comme du sable entre les doigts et il faisait souvent le rêve désagréable et nostalgique d'un fleuve de chiffres roulant vers Dieu sait quoi.

Cela peut paraître curieux de parler de nostalgie à propos de chiffres, pourtant ce qui impressionne dans une photographie n'est rien de plus qu'un assemblage de points noirs et de points blancs capable néanmoins de créer l'émotion.

Dans son rêve, les événements de sa vie étaient bien plus finement définis par l'ensemble de tous les chiffres décimaux que l'on peut imaginer que par les grains de nitrate d'argent fixés sur la gélatine et c'est cela qui lui filait entre les doigts.

– En ajoutant jour après jour une décimale au nombre π , j'ai vraiment l'impression d'être au cœur des préoccupations

humaines. Si le monde a un centre, il est là, dans cette clairière ! Il me mena vers la coupée et nous longeâmes la lisse dont la peinture noire, mal entretenue, semblait s'écailler. Cependant, dans le temps que nous prîmes à longer le bastingage, je découvris que ce que j'avais pris pour des écaillures blanches de peinture était un défilé de chiffres qui gigotaient sur la bordée comme les flagelles d'une nuptiale procession de spermatozoïdes.

Il me sembla que nous remontions ce courant séminal à rebours et lorsque nous pénétrâmes dans la coupée, approchant du compas, je vis que nous étions parvenus à la source du nombre π d'où éjaculait la voie lactée de ses décimales : ...7985356295141,3...

Comment les calculait-il, ces foutues décimales ? Allez-vous me demander à juste titre.

Les tables de logarithmes qui traînaient sur sa table à cartes me semblaient une excavatrice mathématique bien rudimentaire pour réaliser son projet.

– J'évalue le nombre π en calculant le demi-périmètre d'un polygone régulier de rang n , généré à partir de la duplication de l'hexagone quand n devient suffisamment grand pour que la différence avec le double du côté du polygone de rang $n+1$ soit du même ordre de grandeur que la décimale que j'extraie !

– ? ...

– Le côté de l'hexagone est égal au rayon, nous dirons qu'il est égal à 1. Jusque-là, ça va ? Le côté du dodécagone est égal à $(2-(3)^{1/2})^{1/2}$, celui de l'icosikaitétragone s'exprime par $(2-(2+(3)^{1/2})^{1/2})^{1/2}$ et $(2-(2+(2+(3)^{1/2})^{1/2})^{1/2})^{1/2}$ suffit pour définir celui du tétracontaogone. Je parle évidemment des polygones à douze, vingt-quatre et quarante-huit côtés. Quant à celui du polygone à quatre-vingt-seize côtés, l'ennéacontaexagone ...

– Bon Dieu, vous me l'ôtez de la bouche ! Alors combien vaut-il, je brûle de le savoir !

– $(2-(2+(2+(2+(3)^{1/2})^{1/2})^{1/2})^{1/2})^{1/2})^{1/2}$!

– N'est-ce pas simplement merveilleux !

Eh bien oui, vous l'aviez compris depuis longtemps, il est très facile

de passer du côté du polygone de rang 6×2^n à celui de rang $6 \times 2^{n+1}$! Ensuite, il suffit de multiplier la longueur du côté par le nombre de côtés. Plus ce nombre est grand, plus on s'approche de la circonférence du cercle dans lequel le polygone est inscrit. La moitié de cette circonférence est le nombre π .

- Avec un polygone de quatre-vingt-seize côtés j'ai déjà la cinquième décimale à l'aise !
 - Vous rigolez !
 - La cinquième, je te dis, garantie ! À la dixième racine de 2 j'en étais déjà à plus de trois mille côtés, l'écart avec le côté de rang supérieur est de l'ordre de trois millionièmes : la sixième décimale de π !
 - Je n'en reviens pas !
 - Et le plus drôle, tu veux le savoir ?
 - Car il y a plus drôle encore ? Vous voulez me faire crever !
 - C'est que je n'ai à trafiquer que des racines de 2, je laisse tomber la racine de 3 qui est sous le tas, ça ne joue pas !
 - Vous avez raison, là où elle est, personne ne la remarquera !
 - J'ambitionne de trouver les dix milles premières décimales ! Celles que j'ai peintes sur la lisse ne sont qu'une première approche !
 - Dites-moi, il me semble manquer un paramètre important dans vos calculs : cela doit vous prendre un sacré bout de temps pour calculer ne serait-ce qu'une demi-douzaine de décimales !
 - Oui et alors ? Le temps, ce n'est pas ce qui me manque !
- Voire. Moi, à sa place j'aurais pris en compte l'âge du Capitaine dans ma formule.

Avant d'en finir avec ce sujet, je dois dire un mot sur la fin de cette histoire de cargo perdu dans la forêt primaire. J'étais en train de donner un coup de main au Capitaine pour extraire la racine six-cent-soixante-sixième de deux lorsque mon collègue, le pilote à la tête brûlée, émergea du coaltar, recouvrant, à mon grand soulagement mais pour le malheur de l'humanité, la plénitude de

ses moyens. Mon collègue, enfin remis, me prit à part :

- On ne peut pas le laisser là, après tout ce qu'il a fait pour nous !
 - il parlait du Capitaine, vous l'aurez compris.
- Pourquoi le sanctionner, il n'avait pas l'intention de nuire !
- Je ne veux pas le sanctionner, je veux le sauver !
- Tu as récupéré ton revolver ? Il me semblait l'avoir vu choir dans la vase !
- C'en est un autre !
- Pauvre de nous !

Il m'expliqua que nous devions agir sans informer le Capitaine de nos intentions puisque les gens atteints de folie ont une propension à s'opposer à ceux qui leur veulent du bien.

Il plaida la responsabilité morale qui lui incombait, la mémoire de l'équipage, du moins celle de ceux qui avaient péri dans la tempête et dont il se sentait investi du devoir d'être le porte-parole, l'horreur viscérale qu'il avait de la désertion, si pour vivre heureux il fallait vivre caché, alors c'en était fini du schlouïafzigulermoule..., enfin, de je ne sais trop quoi !

Les arguments qu'il employa, quoique bêtement répétitifs, étaient efficaces pour me convaincre. Tout comme l'était le pistolet à répétition qui pendait à sa ceinture.

Je me résignai donc. Il endormit le Capitaine pour le compte avec du chloroforme dont il lui fracassa le bocal sur la tête et nous l'embarquâmes, le portant qui par les pieds, qui par les épaules jusqu'à l'hydravion qui n'avait pas renoncé à nous attendre.

Pour parfaire son œuvre et éviter une récidive, il avait foutu le feu au navire, la six-cent-soixante-sixième décimale de π n'ayant même pas eu le temps de sécher sur le bastingage.

Revenus en ville il devint une sacrée vedette, “ un naufragé sauvé de la solitude et de la folie par une tête brûlée qui a risqué sa vie (et celle de son copilote, elle compte pour du suif ?) pour le rendre à l'affection des siens ”.

Mais c'est aux chiens que le Capitaine, qui se mit à traîner dans

les rues boueuses après que mon collègue l'eut ramené à la civilisation, devait disputer de quoi subsister.

Dès qu'il en avait les moyens, il se payait une bonne cuite afin de pouvoir rêver au bon temps où il n'avait pas besoin de boire pour être heureux.

Un jour que le sujet était venu sur le tapis, je demandai à mon collègue si nous ne pouvions faire quelque chose pour le malheureux.

Alors il leva les bras au ciel en hurlant que si c'était rien que pour critiquer et lui gâcher le plaisir de sauver les gens, je pouvais bien reprendre mon sac et foutre le camp, que je n'avais aucune conscience du libre arbitre, que le bonheur non mérité, sans personne pour vous emmerder, ce n'était pas le bonheur et qu'il était payé, lui, pour en juger et que si je n'étais pas d'accord je pouvais, encore une fois, foutre le camp.

Comme c'était lui qui distribuait les certificats de réussite sociale et mon bulletin de paie, je m'écrasai pour le compte.

N'empêche, son bonheur à lui n'avait été complet qu'après être allé tarabuster le seul romancier de ce putain de pays qui paraissait heureux, l'avoir fait rentrer dans le rang et mis bon ordre à tout ce bordel.

Non, mais des fois !